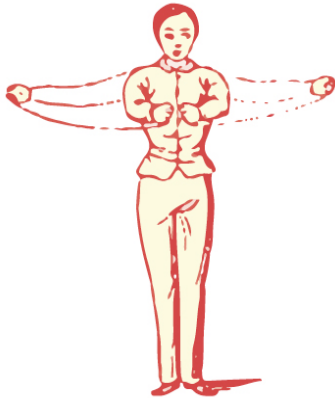


La présence réelle dans l'analyse

Gilles Chatenay



J'ai orienté ma lecture des chapitres XVI, XVII et XVIII du Séminaire *Le Transfert* sur les termes de « présence réelle »¹. J'ai tenté de cerner ce qui est réellement présent dans une analyse. C'est une question cruciale, car s'il n'y avait pas du réel présent dans une analyse, elle ne serait il me semble que jeux d'illusions.

Signe, symbole, signifiant

Le chapitre que Jacques-Alain Miller a intitulé « La présence réelle » clôt une série où Lacan traite du complexe de castration et du symbole Phi.

Dans le chapitre XVIII, il dit ceci : « J'ai introduit [...] le symbole grand Phi. [...] Ce symbole nous est indispensable pour comprendre l'incidence du complexe de castration dans le ressort du transfert. »² J'en déduis que la présence réelle, pour Lacan, dans ce Séminaire – cela changera, plus tard dans son enseignement – a à voir avec le complexe de castration, le symbole grand Phi et le ressort du transfert.

Lacan cite Freud dans « Analyse finie et infinie »³ : « Le message freudien s'est terminé sur cette articulation, c'est à savoir qu'il y a un terme dernier [...] le roc – le terme est dans le texte – du complexe de castration. »⁴ La fin de l'analyse bute sur un roc impossible à dissoudre par le signifiant, elle bute sur un réel. Et il faut noter que Lacan fait remarquer que le complexe de castration concerne les hommes comme les femmes⁵, qu'il « ne s'agit pas des rapports de l'homme et de la femme »⁶. Il faut le noter, car on aurait pu croire, à partir des développements freudiens sur avoir le pénis ou pas, que le phallus était au principe de la différenciation sexuelle, et que le complexe de castration était ce par quoi femmes et hommes se différencient.

Mais avant d'entrer vraiment dans la lecture, à propos du complexe de castration et du phallus il est question dans ces chapitres de signes, de symbole et de signifiant.

Pour m'y repérer, j'ai fait des petits schémas.

Le signe représente quelque chose. J'insiste sur ce *quelque chose*. Le signe pointe vers quelque chose, vers l'objet. Disons que le signe *présente* l'objet. Je le schématise ainsi :

Signe



Objet

Au contraire, le symbole, lui, vient en *l'absence* de quelque chose – il n'est que de penser aux premiers symboles gravés sur des tombes, c'est-à-dire sur des disparus. Le symbole

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001.

² *Ibid.*, p. 291.

³ Freud S., « Analyse sans fin et analyse avec fin », *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1987.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 273.

⁵ Cf. *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 271.

présentifie l'absence. J'écris cette absence avec l'ensemble vide, et je mets une barre entre symbole et vide pour marquer que le symbole vient à la place du vide.

Symbole

\emptyset

Le symbole présentifie l'absence : « ce bouquet de fleurs [...]. Sa présence est faite pour recouvrir ce qui est à recouvrir, [...] moins le phallus menacé de l'Éros [...], que le point précis d'une présence absente, d'une absence présentifiée. »⁷

Ce symbole, Lacan l'écrit du grand Φ . Et il dit que « c'est peut-être en effet le seul signifiant qui mérite dans notre registre, et d'une façon absolue, le titre de symbole. »⁸ Je l'écris ainsi :

Φ

\emptyset

Le signifiant lui aussi vient sur fond d'absence. Mais en tant que signifiant, il appelle la dimension du signifié – sinon il ne serait pas signifiant. Or le sens ne peut advenir que comme effet d'une articulation de plusieurs signifiants, d'une chaîne de signifiants – lorsque je parle, j'espère que vous attendez la fin de mes phrases pour décider (à peu près) de leur sens, si elles en ont un. Le signifiant ne pointe pas vers l'objet présent, il ne représente pas que l'absence de celui-ci, il pointe vers d'autres signifiants.

$S_1 \rightarrow S_2$

Ceci dit ces schémas du signe, du symbole et du signifiant ne sont pas aussi discriminants qu'ils pourraient sembler l'être. Car par exemple dans la phrase que j'ai citée, Lacan nous dit que le symbole grand Phi est un signifiant. Ou encore, des signes peuvent fonctionner comme des signifiants : il suffit qu'ils soient ordonnés en un faisceau d'indices, qui appelle interprétation.

Le manque d'un signifiant

Le symbole grand Phi est un signifiant, mais un signifiant très singulier, puisqu'il vient « à la place où se produit le manque de signifiant »⁹.

Qu'est-ce à dire ? Lacan nous donne un exemple clinique de cette production avec les questions de l'enfant : « *Qu'est-ce que c'est, courir ? Qu'est-ce que c'est, taper du pied ? Qu'est-ce que c'est, un imbécile ?* [...] De quoi s'agit-il, dans ce moment de la question ? – sinon du recul du sujet par rapport à l'usage du signifiant lui-même, et de son incapacité à saisir ce que veut dire qu'il y ait des mots, que l'on parle, et que l'on désigne telle chose si proche par ce quelque chose d'énigmatique qui s'appelle un mot ou un phonème. »¹⁰

Le moment de la question, c'est le moment où est éprouvé par l'enfant la coupure radicale entre les mots et les choses.

⁷ *Ibid.*, p. 283.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 282.

¹⁰ *Ibid.*, p. 286.

Lacan est revenu sur ce moment de la question dans son Séminaire XI, il y dit ceci, qui explique qu'aucune réponse ne peut satisfaire l'enfant : « *il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ?* »¹¹

J'imagine ce dialogue :

« Que veux-tu lorsque tu me dis ça ?

— J'ai dit ça, parce que je voulais te dire que...

— Mais maintenant, pourquoi tu me dis ça ?

— Je dis ça, parce que...

— Mais maintenant, pourquoi ? »

C'est sans clôture. Je ne peux *au moment où je le dis* dire pourquoi maintenant je dis ce que je dis.

La question sous-jacente aux questions de l'enfant, c'est *Que veux-tu ?* C'est une question sur le désir de l'Autre, et il n'y a pas de signifiant du désir de l'Autre – seulement des signes.

Le moment de la question, c'est le moment où est éprouvé le manque d'un signifiant dans l'Autre qui dirait son désir. À la place vient le symbole grand Phi.

C'est ainsi que je crois comprendre pourquoi Alcibiade, qui sait que Socrate le désire, « demande à le voir, il veut le voir, comme signe »¹² : il rejette le grand Phi symbole du phallus qui ne fait que présentifier le manque d'un signifiant, le vide, et demande des signes, qui eux pointeraient vers l'objet, la chose, la jouissance. « Et c'est aussi bien pourquoi Socrate refuse. Car ce n'est là qu'un court-circuit. Voir le désir comme signe n'est pas pour autant accéder au cheminement par où le désir est pris dans une certaine dépendance, qui est *ce qu'il s'agit de savoir.* »¹³

Le questionnement socratique est tout entier orienté vers la mise au jour de ce cheminement : vers la production de savoir. Socrate peut bien désirer charnellement Alcibiade, mais il consacre sa vie à un autre désir, qui est, dirais-je, désir de savoir.

Le désir de savoir et le désir de l'analyste

Lacan, plus tard dans son enseignement, parlera du désir de l'analyste en tant que désir de savoir. Et dans cette même page, il parle aussi du désir de l'analyste : « Vous voyez ici s'amorcer le chemin que je tente de forer vers ce qui doit être le désir de l'analyste. Pour que l'analyste puisse avoir ce dont l'autre manque, il faut qu'il ait la nescience en tant que nescience. »¹⁴

Le dictionnaire nous dit que la nescience, c'est l'état de celui qui ne sait pas. Lacan est logique : on ne peut désirer savoir que si l'on ne sait pas déjà.

Mais pour l'analyste, il faut quand même en savoir un peu : « Il faut qu'il soit sous le mode de l'avoir, qu'il ne soit pas, lui aussi, sans l'avoir, *qu'il ne s'en faille de rien qu'il soit aussi nescient que son sujet.* »¹⁵

Pourquoi ne doit-il pas être sans l'avoir, ce presque rien de savoir ? Lacan nous le dit : « Pour que l'analyste puisse avoir ce dont l'autre manque ». Il s'agit du transfert, de la supposition de savoir que l'analysant fait à l'analyste, du transfert dont l'analyste doit être averti.

Mais cette supposition est-elle trompeuse ? Oui et non. Il y a tromperie dans la supposition de savoir faite à l'analyste dans la mesure où lui serait supposé un savoir sur l'analysant qui ne serait pas issu des seuls dires de celui-ci : tout ce que l'analyste sait de l'analysant, il le

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 194.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, op. cit., p. 279.

¹³ *Ibid.*, souligné par l'auteur [NDLR].

¹⁴ *Ibid.*, p. 279.

¹⁵ *Ibid.*, p. 279-280, souligné par l'auteur [NDLR].

construit de ce que celui-ci lui dit, et de comment il le lui dit. Et un autre savoir est exigé à juste titre à l'analyste : celui qu'il a produit dans sa propre analyse, c'est-à-dire d'une part un aperçu sur son fantasme fondamental qui lui permet de ne pas interpréter dans le seul cadre de celui-ci, et d'autre part un *savoir-y-faire* avec son symptôme.

Et il est encore un autre savoir que l'analyste a produit de son analyse : qu'il manque un signifiant dans l'Autre, que l'Autre est incomplet et inconsistant, que l'Autre de la garantie n'existe pas – ce que Lacan écrit $S(\mathcal{A})$.

Le signe du manque de signifiant et l'angoisse

« En fait, il n'est pas lui aussi sans avoir un inconscient. Sans doute est-il toujours au-delà de tout ce que le sujet sait, sans pouvoir le lui dire. Il ne peut que lui faire signe. »¹⁶

C'est logique : il ne peut dire avec du signifiant le manque de signifiant. Alors il ne peut qu'en faire signe. « Car le signe qui est à donner est le signe du manque de signifiant. [...] c'est celui qui provoque la plus indicible angoisse. »¹⁷

Pourquoi l'angoisse ? Le signe pointe vers l'objet. Mais ici, il s'agit du signe du manque de signifiant : ce signe pointe vers un vide. Sartre par exemple a parlé de l'angoisse du sujet devant sa liberté, c'est-à-dire devant un vide de déterminisme – en termes lacaniens, devant un manque dans l'Autre.

Mais j'ai dit que le signe pointe vers l'objet – quel est l'objet ici en cause ? Je risquerai, en anticipant sur l'enseignement de Lacan, qu'il s'agit de l'objet rien. Deux ans après le Séminaire sur *Le Transfert*, Lacan fera son Séminaire sur *L'Angoisse*¹⁸, dans lequel il dira que c'est la présence de l'objet qui cause l'angoisse, que l'objet est cause. Avant, l'objet était l'objet désiré, dans le Séminaire sur l'angoisse, l'objet petit *a* devient cause du désir.

Mais nous n'en sommes pas là dans le Séminaire *Le Transfert*. Dans les pages que je commente aujourd'hui, à quel objet le sujet a-t-il affaire ? « L'analyse a trouvé [...] que ce à quoi le sujet a affaire, c'est à l'objet du fantasme, en tant qu'il se présente comme seul capable de fixer un point privilégié dans ce qu'il faut appeler [...] une économie réglée par le niveau de la jouissance. »¹⁹

Que le fantasme règle l'économie de la jouissance, on en a l'exemple princeps dans l'article de Freud « On bat un enfant »²⁰ : les sujets avouent péniblement à Freud qu'ils n'atteignent la jouissance sexuelle qu'en faisant appel à leur fantasme.

Mais je poursuis ma lecture de cette page : « L'analyse nous apprend aussi qu'à reporter la question au niveau du *que veut-il ?*, du *qu'est-ce que ça veut là-dedans ?*, nous rencontrons un mode de signes hallucinés, et elle nous représente l'épreuve de réalité comme une façon de goûter à quoi ? – à *la réalité de ces signes* »²¹.

La question est question sur le désir de l'Autre, et il s'agit de la *réalité* des signes. Je reprends la citation : « Ce dont il s'agit donc dans l'épreuve de réalité, observons-le bien, c'est assurément de contrôler une *présence réelle*, mais une présence de signes »²².

Lacan disait que le *symbole* grand phi présentifiait une absence.²³

¹⁶ *Ibid.*, p. 280.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004.

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 289.

²⁰ Freud S., « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 289, souligné par l'auteur [NDLR].

²² *Ibid.*

²³ Cf. *ibid.*, p. 283.

Φ

∅

Mais la présence *réelle* est présence *de signes*. Comment rendre compte de ceci, sinon que face au vide, face à l'absence de signifiant signifiée par grand Phi, le sujet convoque la réelle présence de signes ?

L'objet *du fantasme* et *les objets des fantasmes*

De signes de quoi ? De signes « d'un rapport à autre chose »²⁴. Et quelle est cette autre chose ? « C'est ce que veut dire l'articulation freudienne, que la gravitation de notre inconscient se rapporte à un objet perdu qui n'est jamais que retrouvé, c'est-à-dire jamais vraiment retrouvé. »²⁵

Signe

↓

Objet *a*

Quel est cet objet perdu ? « L'objet n'est jamais que signifié »²⁶ – comment entendre ici *signifié* ? J'ai choisi de le lire ainsi : de l'objet il est *fait signe*. « Quel est le rapport du sujet au signifiant ? Nous n'avons affaire, au niveau de la chaîne inconsciente, qu'à des signes. » Il s'agit d'inciter cet autre à qui je m'adresse « à viser de la même façon que moi l'objet auquel se rapporte tel signe, *d'en faire un signe*. »²⁷

Puisqu'il est perdu, puisqu'il n'existe en tant que tel que comme perdu, nous n'avons jamais affaire qu'aux *signes* de cet objet. « L'objet véritable, authentique, dont il s'agit quand nous parlons d'objet [...] est à l'horizon de ce autour de quoi gravitent nos fantasmes. »²⁸ À l'horizon : c'est-à-dire qu'on ne l'atteint pas.

L'objet véritable, ce n'est pas à proprement parler l'objet de *nos* fantasmes au pluriel, par exemple le fouet phallique dans « On bat un enfant ». L'objet véritable est un objet *autour de quoi* gravitent nos fantasmes.

Cela invite me semble-t-il à distinguer l'objet *véritable, authentique, autour de quoi tournent les fantasmes* – et qui ne peut être partagé ni échangé –, des objets mis en jeu dans ceux-ci. Et à distinguer du même pas le fantasme *fondamental*, au singulier, qui implique cet objet *véritable* – la voix, le regard, les fèces, l'objet l'oral, le phonème, le rien –, des scénarios imaginaires fantasmatiques qui mettent en jeu les *signes* de cet objet, et qui eux peuvent être partagés.

Les scénarios et les images fantasmatiques, au contraire du fantasme fondamental, peuvent être partagés et échangés, et d'ailleurs il y a un marché des fantasmes.

Et, nous dit Lacan, il y a « un marché des objets »²⁹ – *objets* ici à prendre au sens courant du terme, c'est-à-dire objets que l'on peut échanger. Qu'achetons-nous, lorsque nous nous offrons le dernier iPhone ? Nous achetons un signe, signe que nous en avons la jouissance,

²⁴ *Ibid.*, 289.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 290.

²⁷ *Ibid.*, souligné par l'auteur [NDLR].

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

mais au-delà, signe qui pointe vers l'objet pulsionnel de notre fantasme fondamental, mais qui n'est pas cet iPhone. Le marché des objets est marché des signes de l'objet.

Grand Phi, signe du désir

Ces signes, nous pouvons les désirer, mais quel est le signe du désir ? Dans ce Séminaire, c'est le phallus, grand Phi. « De tous les signes possibles, n'est-ce pas celui qui réunit en lui-même le signe et le moyen d'action, et la *présence même* du désir comme tel ? Laisser venir au jour le phallus dans sa *présence réelle* [...]. Du désir il n'y a pas de signe plus sûr. »³⁰

Nous le savions déjà pour le signifiant et le symbole, mais je relève que les signes *aussi* ont *en eux-mêmes* un effet, qu'il y a une efficience des signes. Et au fond c'est évident si nous pensons à l'industrie de la publicité, dont la seule production est production de signes, et qui repose sur la supposition de leur efficience.

Et le grand Phi est leur *moyen d'action*. Il s'agit pour eux de rendre ces signes désirables – comment ? Il n'y a pas de désir sans manque. Il faut donc introduire la dimension du manque, et comment mieux le faire qu'en convoquant le symbole qui présentifie le manque, grand Phi :

$$\frac{\Phi}{\emptyset}$$

En présentifiant le manque, grand Phi présentifie le désir. Je reprends la phrase de Lacan : « Laisser venir au jour le phallus dans sa présence réelle » : par le signe ou le symbole grand Phi, le phallus doit venir au jour ; le signe ou le symbole grand Phi doit être réellement présent.

« Du désir il n'y a pas de signe plus sûr », et Lacan ajoute : « à condition qu'il n'y ait plus rien que le désir. »³¹ Pour que le signe du désir, grand Phi, qui est signe du manque dans l'Autre, vienne au jour dans sa présence réelle, il faut que se déchire le voile des autres signes, qui eux pointent vers l'objet, prétendant combler le manque.

« Du désir il n'y a pas de signe plus sûr, à condition qu'il n'y ait plus rien que le désir. » Le grand Phi est « le signifiant pur du désir »³² Le grand Phi était « le seul signifiant qui mérite, et d'une façon absolue, le titre de symbole. » Il est signifiant donc, mais signifiant du manque d'un signifiant dans l'Autre. Et en tant que tel, il est indicible, innommable. D'où son fonctionnement comme signe : de lui on ne peut que faire signe, en silence dirais-je.

Le manque dans l'Autre, le rapport au langage, et leur projection dans l'organe

Le signifiant du manque dans l'Autre, Lacan l'écrit S(\mathcal{A}). L'Autre, en l'occurrence, c'est le lieu du signifiant – disons le langage. En tant que tel, S(\mathcal{A}) écrit le rapport conflictuel du sujet au langage – pensons au moment de la question de l'enfant : « De quoi s'agit-il, dans ce moment de la question ? – sinon du recul du sujet par rapport à l'usage du signifiant lui-même, et de son incapacité à saisir ce que veut dire qu'il y ait des mots, que l'on parle, et que l'on désigne telle chose si proche par ce quelque chose d'énigmatique qui s'appelle un mot ou un phonème. »³³ « Le rapport innommé, parce que innommable, parce que indicible, du sujet avec le signifiant pur du désir se projette sur l'organe localisable, précis, situable quelque part

³⁰ *Ibid.*, p. 291, souligné par l'auteur [NDLR].

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 292.

³³ *Ibid.*, p. 286.

dans l'ensemble de l'édifice corporel. D'où ce conflit proprement imaginaire, qui consiste à se voir soi-même comme privé, ou non privé, de cet appendice. »³⁴

Il arrive au signifiant d'un manque dans l'Autre avec un grand A quelque chose d'analogue à ce qui arrivait tout à l'heure à l'objet inéchangeable, non partageable du fantasme fondamental. L'objet du fantasme fondamental était projeté sur l'objet localisable, échangeable du marché. Le signifiant d'un manque dans l'Autre avec un grand A, lieu des signifiants, disons du langage, est projeté sur l'organe de l'autre avec un petit a, que ce petit autre soit le partenaire du sujet ou le sujet lui-même. J'écris ces projections avec deux petites flèches :

Objet pulsionnel, objet a $\rightarrow\rightarrow$ objet du marché
 $S(\bar{A})$ $\rightarrow\rightarrow$ phallus imaginaire, ϕ
 A $\rightarrow\rightarrow$ autre

Et anticipons un peu : dans le Séminaire sur *L'Angoisse*, l'objet que l'on désire deviendra cause du désir, et dans le Séminaire *D'un Autre à l'autre*³⁵, à l'objet a comme cause répondra l'objet plus-de-jouir, échangeable, partageable, marchandisable.

Objet cause $\rightarrow\rightarrow$ objet plus-de-jouir

Qu'est-ce qui fait passer des termes de gauche à ceux de droite ? Qu'est-ce qui est *mis en fonction* dans ces projections localisantes ?

La fonction grand Φ

Nous avons le signe, le symbole et le signifiant, j'introduis maintenant la fonction.

Lacan parle de la « fonction Φ du signifiant phallus »³⁶, et lorsqu'il parle du névrosé obsessionnel, de la « mise en fonction phallique » et du « signe de la fonction phallique »³⁷. La clinique du névrosé obsessionnel me semble particulièrement parlante de la « mise en fonction phallique », disons de la phallicisation. « La formulation du second terme du fantasme de l'obsessionnel fait très précisément allusion à ceci que les objets sont pour lui, en tant qu'objets de désir, mis en fonction de certaines équivalences érotiques – ce que nous avons l'habitude de signaler en parlant de l'érotisation de son monde, et spécialement de son monde intellectuel. »³⁸

Lacan écrit le fantasme de l'obsessionnel ainsi :

$(\bar{A}) \diamond \Phi (a, a', a'', a''', \dots)$ ³⁹

Il précise que le poinçon peut se lire *désir de*. Je le lis ainsi : reculant face au manque dans l'Autre, face à A barré, le sujet obsessionnel désire les objets de son monde dans la mesure où ils sont phallicisés.

Dans la mesure où ils sont phallicisés, car leur phallicité est mesurée : « le ϕ est justement ce qui est sous-jacent à l'équivalence instaurée entre les objets sur le plan érotique. Le ϕ est en

³⁴ *Ibid.*, p. 292.

³⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013.

³⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 296.

³⁷ *Ibid.*, p. 303.

³⁸ *Ibid.*, p. 302.

³⁹ *Ibid.*, p. 299.

quelque sorte l'unité de mesure, où le sujet accommode la fonction petit a , soit la fonction des objets de son désir »⁴⁰.

Mesure, équivalence : ces objets sont objets de marché : « *Tant de rats, tant de florins* n'est qu'une illustration particulière de l'équivalence permanente de tous les objets saisis dans ce qui est une sorte de marché [...]. Elle s'inscrit [...] dans une sorte d'unité commune, d'étalon-or. Le rat symbolise, tient proprement la place de ce que j'appelle φ , en tant qu'il est une certaine forme de réduction de Φ , et même la dégradation de ce signifiant. »⁴¹

Aux projections que j'ai déjà écrites, j'en ajoute une :

$$\Phi \rightarrow \varphi$$

Et Lacan ajoute – il s'agit toujours de l'obsessionnel – : « la fonction Φ du phallus [est] cachée derrière son monnayage au niveau de la fonction du φ »⁴². Mais Φ représente « la fonction du phallus dans sa généralité, pour tous les sujets qui parlent »⁴³.

La présence réelle

Et le symbole grand Φ a à voir avec la présence réelle : « Nous savons quelle est la difficulté du maniement [dans l'analyse] du symbole Φ dans sa forme dévoilée. [...] ce qu'il a d'insupportable, c'est qu'il n'est pas simplement signe, et signifiant, mais présence du désir. C'est la présence réelle. »⁴⁴

Il n'est pas simplement signe, et signifiant : il n'est pas simplement imaginaire, ni symbolique : il est réel, présence réelle, réel de la présence du désir. « Cette présence réelle, il s'agit pourtant de la situer quelque part, et dans un autre registre que l'imaginaire. [...] nous pouvons entrevoir que le désir vient habiter la place de la présence réelle »⁴⁵.

« Mais alors pourquoi le phallus, à cette place et dans ce rôle ? »⁴⁶ – car il y a « d'autres signes du désir »⁴⁷. « Le phallus se présente au niveau humain, entre autres, comme le signe du désir. C'en est aussi l'instrument, et aussi la présence. »⁴⁸

Au niveau humain, c'est-à-dire que cela ne concerne pas que le pervers dont parle Lacan dans ces pages. « Ce qu'il désigne n'est rien qui soit signifiable directement. C'est ce qui est au-delà de toute signification possible, et, nommément, la présence réelle. »⁴⁹

Et comme il s'agit de la présence réelle *dans l'analyse*, et comme celle-ci ne se conçoit pas sans le transfert à l'analyste auquel répond le désir de l'analyste, je risquerai que la présence réelle, dans l'analyse, est de façon privilégiée située dans l'émergence du désir de l'analyste, dans ses interprétations, ses scansion, ses coupures... ou son silence.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 302.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 306.

⁴³ *Ibid.*, p. 302.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 294.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 309.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 310.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 311.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 312.